

« la Société des Concerts pour favoriser nos jeunes, Honegger, Milhaud, et bien d'autres. »

— Cette extrême activité de propagandiste que vous exercez, non seulement à Paris mais dans ces tournées où grâce à vous se rehausse le prestige de l'art français, vous permet-elle cependant de nourrir des projets personnels ? *Sonia* et *Naïla* auront-elles une troisième sœur ?

— A vrai dire, me confie M. Gaubert, je ne demande pas mieux, je vous dirai même que je cherche un livret. Je vous dirai même plus : je vais tout à l'heure en lire un ! Trouverai-je l'oiseau rare ?

Encore un de ces points d'interrogation qui ont émaillé notre entretien.

Comment notre conversation a-t-elle tout d'un coup bifurqué sur la question de la musique descriptive ? Je ne saurais vous le dire. Mais j'ai plaisir à vous rapporter les saines paroles d'un grand artiste qui ne s'illusionne pas sur les possibilités de son art.

— En réalité, me dit-il, la musique en son essence n'a point de grandes facultés descriptives, si l'on entend par là celles de représenter, en passant par le canal de l'oreille, des objets matériels précis. Le principe même du poème symphonique est contestable et je ne sais point de morceau de ce genre qui éveillât dans l'esprit de l'auditeur une idée seulement approchant de son objet, si aucun secours littéraire ne lui était fourni. A quelques exceptions près, peut-être... : les *Murmures de la Forêt* — et encore trouverait-on la *Forêt* ? —, l'*Orage de la Pastorale* — qui serait plutôt d'ailleurs du domaine de l'imitation bruitiste —. Mais baser tout un édifice sonore sur la description musicale d'un spectacle ou d'une série d'actions matérielles, me semble d'une esthétique bien dangereuse.

Et M. Gaubert me rappelle l'anecdote suggestive et savoureuse :

— Je ne sais quel critique s'extasiait, au lendemain d'une audition de *Pacific*, sur la force évocatrice de cette page orchestrale dans laquelle, disait-il, on sentait si bien les « vagues de l'Océan »... de l'Océan Pacifique !

Or, si l'on peut se tromper sur la locomotive d'Honegger et la prendre pour un Transatlantique, avouez que la cause de la musique descriptive se trouve singulièrement compromise !

Mais il est midi passé : je m'en voudrais de faire attendre plus longtemps un jeune violoniste qui patiente à notre porte et qui va constituer le second apéritif de Philippe Gaubert. — me comptant moi-même pour le premier...

Lucien CHEVAILLIER.

Notre Enquête sur la « Musique Mécanique »

dans ses rapports avec la musique et les musiciens (suite)

« La diffusion de la musique par la radio-phonie, le phonographe et le piano automatique est-elle un bien ou un mal ? Je répondrai l'un et l'autre. Un bien si l'on considère que la musique pénétrera dans des milieux nouveaux et apportera un peu de joie à beaucoup de gens qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent assister aux concerts (provinciaux éloignés de tout centre artistique, infirmes, petits rentiers victimes du franc à quatre sous, etc...). Un mal, en ce sens que l'audition d'une œuvre transmise ou enregistrée n'engendrera jamais l'émotivité obtenue par la présence toute proche de l'interprète qui recrée l'œuvre et la fait revivre à chaque exécution.

Il est à craindre qu'on ne se satisfasse de plus en plus d'un semblant de beauté.

Pour un vrai musicien, un appareil de T.S.F. ne remplacera jamais un piano (même s'il n'en joue pas en virtuose) et une abondante bibliothèque musicale. Un piano automatique pourra l'intéresser (pour des œuvres très difficiles ou des réductions d'orchestre) à condition qu'il soit son propre interprète, car encore une fois, j'estime que la satis-

faction ne peut être totale que si l'on interprète soi-même ou si l'on est en présence de l'exécutant.

Au point de vue pratique, les professeurs semblent plus menacés que les compositeurs. De moins en moins on aura le courage d'apprendre un instrument... à moins qu'on ne s'aperçoive que, quel que soit le plaisir d'entendre un haut parleur déverser sans arrêt des torrents d'harmonie, ce plaisir ne remplace pas la grande joie de faire vibrer un instrument en agissant directement sur ses touches ou sur ses cordes ».

Jean DERE.

« La musique mécanique, à mon avis, ne peut avoir qu'une fin commerciale, car le public, pris dans sa généralité, semble y trouver un réel amusement. Quant au musicien, que lui apportera-t-elle ? Tout juste quelques mauvais documents ; d'autre part, je ne crois pas qu'elle puisse lui nuire beaucoup, à moins d'admettre cette invraisemblance, que les personnes de goût — il en existe encore — arrivent à puiser une joie artistique au fond d'un haut-parleur !

Paul MARCILLY.